

L'imaginaire monstrueux

JEAN-LOUIS FISCHER

Pendant plusieurs millénaires, l'homme a imaginé que des êtres monstrueux vivaient dans des contrées reculées. Nés de l'imagination ou repris de récits fabuleux, ces monstres exerçaient à la fois fascination et crainte.

Quand, au XVIII^e siècle, Carl von Linné entreprend sa monumentale classification des espèces, il laisse une place à *Homo monstruosus*, une espèce rattachée à *Homo sapiens*, mais de caractéristiques notablement différentes. Comme nombre de ses prédécesseurs, Linné pense que des contrées lointaines sont peuplées de créatures semi-humaines. Rapportés par les explorateurs et les grands voyageurs, ces récits étaient vraisemblablement fondés sur l'observation de personnes difformes et d'enfants anormaux mort-nés ; quelque exagération naissait sans doute du désir de briller devant l'auditoire. Les monstres foisonnaient : personnages à tête minuscule, à tête de diable, sans tête, à tête de chien, d'éléphant, à bec d'oiseau, etc. Pourquoi l'homme a-t-il imaginé ces monstres ? Quelle en a été la fonction ? Quelle en est l'interprétation ?

L'historien des sciences divise l'étude des monstres en trois grandes périodes, définies par Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, en 1832 : une période fabuleuse, une période positive-préscientifique et une période scientifique. La première, la plus longue, concerne les monstres, décrits de la haute Antiquité jusqu'à la fin du XVII^e siècle. La deuxième époque correspond au siècle des Lumières et la dernière période commence dans les années 1820.

Au cours de la première période, d'après les textes anciens, le monstre est un « signe envoyé par les dieux » ou un

« prodige qui annonce une guerre » ; le monstre tient du merveilleux et de l'extraordinaire. De plus, le monstre est rare, et la rareté étonne. Hérodote décrit une race d'hommes aux pieds de chèvre, une autre d'hommes hibernant pendant six mois, d'autres mi-hommes mi-lions, ou mi-hommes mi-aigles. Les cyclopes ont été contés tant par Hérodote que par Homère. Les monstres décrits par Alexandre le Grand et qu'il doit combattre sont des « hommes qui ont six pieds et trois yeux » ou « six mains et six pieds », des « hippocentaures », des « acéphales » ou des « sciapodes ». Plusieurs auteurs romains ont perpétué cette tradition du monstre et, comme les auteurs s'inspiraient souvent des anciens textes, les récits ne faisaient

qui rejettent toute intervention de Dieu dans les formations monstrueuses). Au XVIII^e siècle, les prises de position théologiques font l'objet de débats qui favoriseront l'étude des monstres : si percer les secrets de la monstruosité est l'occasion de découvrir pour certains savants une production divine, et pour d'autres les phénomènes de la vie, c'est, dans tous les cas, donner une réalité aux monstruosités.

Le premier cas est illustré par les prises de position, au début du XVIII^e siècle, de l'anatomiste français Joseph Duverney qui, traitant des monstres, fait l'éloge de la « richesse de la mécanique du Créateur ». Vers la fin du siècle des Lumières, Albrecht von Haller, physiologiste et embryologiste suisse, s'émerveille de ces phénomènes naturels. Le monstre est alors placé dans

un champ intellectuel débarrassé du fabuleux. On étudie son anatomie, on essaie de le situer dans une perspective de classification, on le rationalise : le monstre n'étonne plus et prépare son entrée dans sa période scientifique. Décrire, nommer et classer les monstres furent les objectifs des deux anatomistes Étienne et Isidore Geoffroy Saint-Hilaire.

C'est en 1830 qu'Isidore Geoffroy Saint-Hilaire nomme la science des monstres la tératologie. Objet de science, le monstre devient objet de comparaison, de réflexion en anatomie, en embryologie et dans l'élaboration des théories transformistes qui ont précédé les théories de l'évolution.



qu'embellir. Les auteurs du Moyen Âge s'inspirèrent de ces fables antiques pour orner tapisseries et armoiries de licornes et de griffons.

La période positive commence au moment où les « savants » ne considèrent plus le monstre comme un prodige, mais comme une production naturelle qui répond soit à des lois d'ordre divin (pour ceux qui pensent que Dieu est responsable des naissances monstrueuses), soit à des raisons d'ordre mécanique (pour ceux

D'abord descriptive, la tératologie devient science expérimentale à la fin des années 1850 avec le médecin Camille Dareste. On applique la méthode expérimentale pour expliquer la genèse du normal et de l'anormal. Aussi l'embryologie se fonde-t-elle, dans les années 1880, sur les résultats obtenus en tératologie expérimentale : expérimentale ou naturelle, l'embryologie produit des monstres en grande quantité, non pour l'étude exclusive du défaut, mais pour déceler les rouages d'une mécanique du développement normal.

Monstres et merveilles aux XVI^e et XVII^e siècles

Dans la littérature des XVI^e et XVII^e siècles, de nombreux ouvrages, chroniques et notices sur les monstres présentent descriptions et réflexions tératologiques. Héritière d'une tradition dont les prémices remontent à l'Antiquité grecque et romaine, influencée par le dogme théologique de la religion chrétienne, la période des XVI^e et XVII^e siècles marque le passage d'une représentation imaginaire du monstre et du discours fabuleux qui l'accompagne au graphisme réel commenté dans un esprit pré-scientifique.

Dès le début de l'ère chrétienne, une tradition culturelle en matière de monstres s'installe ; elle s'enrichira et se diversifiera au fil des siècles. L'homme n'a pu se dispenser du monstre. Devant les représentations des monstres, l'homme s'interroge sur sa nature, sur l'existence réelle de ces créatures, sur leur origine, sur leur signification.

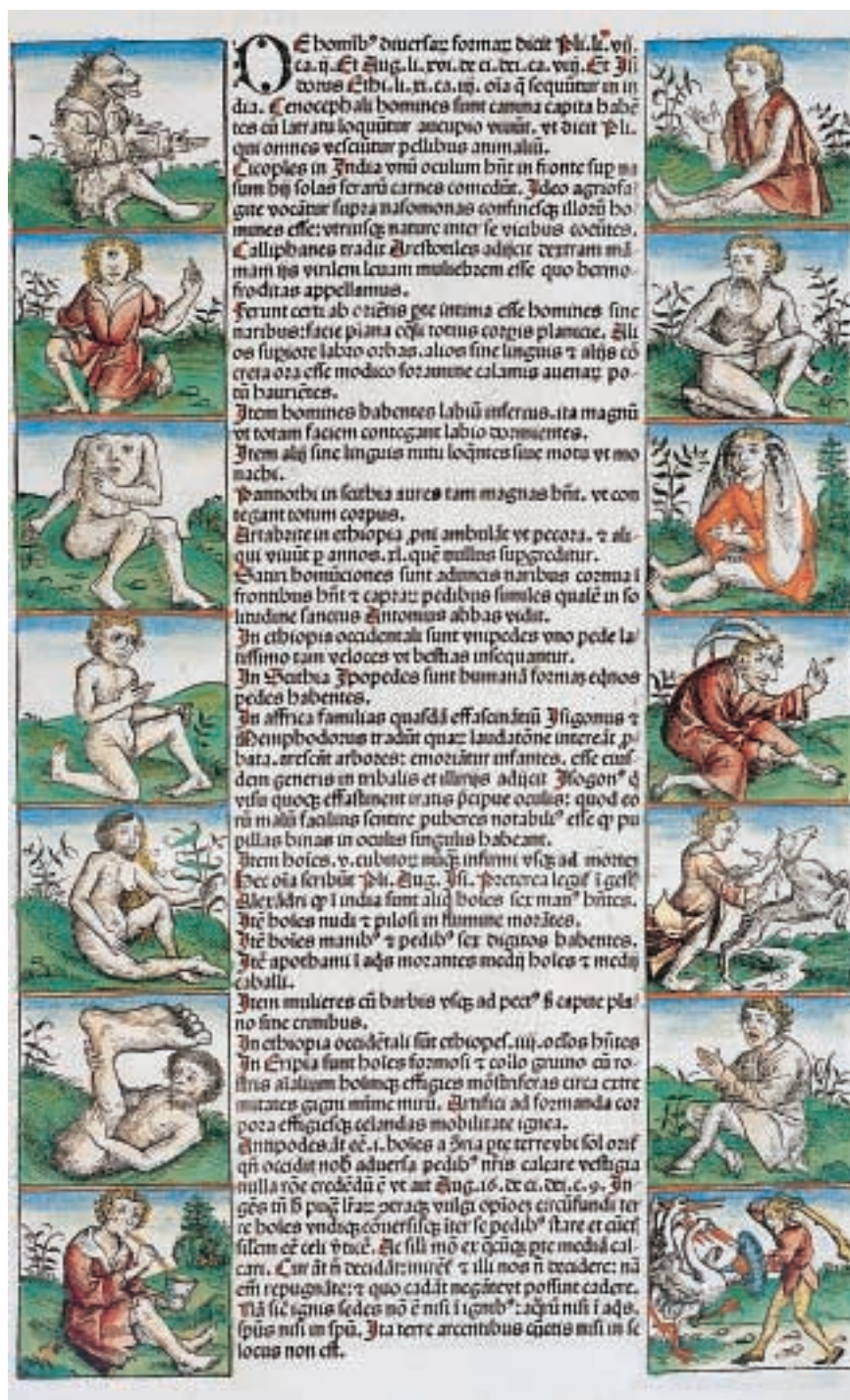
Aristote qualifie déjà la femme de monstre parce qu'elle diffère de l'homme : c'est un monstre nécessaire à la perpétuation de l'espèce, tandis que les vrais monstres ne se reproduisent pas ! Puis le monstre est devenu le symbole de la faute : il incarne le péché, évoque la sexualité, la femme. Celle-ci est non seulement responsable du péché originel, mais elle a « un sexe dangereux, une bouche qui peut happer et tuer », selon l'historien contemporain Claude Kappler.

La femme devient objet d'anathème en raison de sa fonction sexuelle. Les représentations de diables hermaphrodites, diables à seins de femmes, apparaissent à la fin du Moyen Âge, à une époque où le symbolisme féminin

se charge de culpabilité et de malédiction. Progressivement les sorcières se font monstres.

Aux XVI^e et XVII^e siècles, les monstres gardent une fonction sociale et culturelle. Ces derniers écrivent l'histoire des monstres, les rendent plus familiers ; ils tentent d'expliquer leur existence, d'ordonner les productions de la nature.

Ainsi Pierre Boaistuau, né au début du XVI^e siècle et mort en 1566, traite des monstres de façon exemplaire. À la lecture de son œuvre, on saisit comment les monstres étaient perçus par la société de la Renaissance, les chroniqueurs, les écrivains, les médecins et les chirurgiens. Originaire de Nantes, Boaistuau, publie en 1560



1. CERTAINS MONSTRES DE LA CHRONIQUE DE NUREMBERG, publiée en 1493, ressemblent à ceux qu'Alexandre le Grand prétendait avoir affrontés lors de ses conquêtes : cyclopes, hommes sans tête, à une jambe, à tête de chien ou de bouc, etc. Devant ces descriptions ou représentations, l'homme s'interrogeait sur l'existence de tels monstres, sur leur signification, et sur sa propre nature. (La gravure originale était en noir et blanc ; elle a été colorée ultérieurement.)